

HEIMBURG

VISITE GUIDÉE

Heimburg est le premier centre industriel de Vénus. On y dénombre plusieurs milliers d'usines, qui, chacune, emploient des dizaines de millions d'ouvriers et de cadres. Ces usines tournent en permanence. Le besoin en équipement lourd est si fort chez Bauhaus - dans les zones de guerre d'Aphrodite Terra, comme on peut s'en douter - que ces centres de production se doivent sans arrêt de répondre à la demande toujours grandissante.

La pollution atmosphérique atteint donc des sommets ahurissants : chaque jour des milliers de cheminées recrachent des substances plus ou moins nocives, qui vont se mêler au gaz carbonique saturant déjà l'air vicié de la ville gangrenée par la surpopulation. Malgré les nombreux filtres et autres systèmes toujours plus performants mis au point pour essayer d'éradiquer cette pollution massive, certains quartiers sont placés en état d'alerte perpétuelle. Ce, bien entendu, sans compter les gaz d'échappement des véhicules qui sillonnent la mégaville.

Bauhaus s'est vue dans l'obligation de proposer des solutions d'urgence, revues journalièrement, pour pallier l'empoisonnement inexorable de la mégalopole à moyen ou long terme. Dans ce sens, des processeurs atmosphériques réapparaissent, qui se virent assigner la mission de traiter l'air dans le but de le recycler, de l'assainir au mieux et le rendre à nouveau respirable (sain serait un bien grand mot...). Ainsi les quartiers souffrant de pollution critique se sont vus dotés de ces nouvelles structures... en même temps que les quartiers les plus outrageusement favorisés, cela va sans dire. Pour soutenir encore cet effort, de grandes zones dites écologiques ont été aménagées en lieu et place de vieilles bâtisses insalubres que la mégacorporation en a profité pour raser.

Heimburg possède un réseau routier phénoménal, le nœud central desservant tout le continent d'Ishtar Terra, tant souterrain qu'aérien, à l'exacte image de sa démesure. Ses autoroutes comptent douze voies chacune, six dans chaque sens : les deux premières sont réservées aux véhicules particuliers, les deux suivants au Ministère Suprême de l'Industrie, les deux dernières voies étant à l'usage du Ministère de l'Armée, de la police et des éventuels secours nécessaires. La caractéristique principale de ces monstrueux torrents d'acier est le bruit assourdissant qui provient de ces embouteillages permanents. Parachevant l'aspect arachnéen de la mégalopole, des réseaux de transports en commun viennent se greffer sur la toile déjà conséquente de ses fils de goudron : un système classique de bus, le métro à grande vitesse, qui couvre tout Heimburg à la vitesse de 300 km/h et les innombrables galeries des monorails souterrains de chaque niveau.

Malgré d'incessants plans de restructuration de ces réseaux de transports millénaires, les encombrements restent très nombreux, le plus souvent le fait d'accidents plus ou moins graves et meurtriers. À la différence de la Trauma Team sur Luna, les services hospitaliers et les casernes de pompiers se sont vus équipés de véhicules blindés spécialisés dans le service des urgences : les distances importantes que doivent parcourir les équipes de secours entre les lieux de clash et les admissions hospitalières obligent à un traitement sur place.

LES DÉFENSES

Quinze forteresses cernent Heimburg, la maintenant dans une tenaille militaire, en permanence sur le qui-vive. Y sont amassées sept divisions du Hussards, quatre divisions blindées et une division de Dragons.

Le commandant de cette région militaire, William Romanov, est un homme d'âge mûr. Il renvoie l'image caricaturale du vieux militaire de carrière. Vétéran de plusieurs campagnes dans l'archipel de Graveton, c'est l'un des hommes les plus puissants de la ville : la Réserve qu'il dirige, régulièrement entraînées au combat urbain - lors d'exercices qui paralysent alors des quartiers entiers de Heimburg - est capable de prendre possession de la ville et d'en maîtriser les centres névralgiques en moins de deux heures...

Séquelles des Secondes Guerres corporatistes, Heimburg ressemble par de nombreux aspects à une ville en état de siège : manœuvres constantes, présence militaire perpétuelle et étouffante, interminables convois blindés sillonnant les autoroutes et le ciel.

Le Ministère de l'Armée est en droit de procéder à des manœuvres militaires deux semaines par an et par secteur. Ce qui veut dire que, du jour au lendemain, le secteur XVIII est déclaré zone de manœuvres, que nul ne peut sortir de chez lui, et que la ville est paralysée. Les militaires s'amusent à faire leurs manœuvres et seuls les hommes du feu, les services d'urgence et les Bleus sont autorisés à se déplacer.

Sachez enfin, que chacun des soixante-dix secteurs de Heimburg est entouré de trois casernes. Il est de notoriété publique que les occupants de celles-ci interviennent parfois pour des affaires étranges, largement étouffées (suppression de témoins, expéditions punitives, actions commandos contre des anarchistes, etc.)

ARCHITECTURE

Heimburg est le centre du pouvoir bauhauser sur Vénus, une mégaville croissante avec une population innombrable. Elle se dresse tel un monument à la gloire et la puissance des Bâtisseurs. Vous pouvez y trouver tous les ministères importants et les places appartenant aux maisons électriques, hautes et nobles.

Heimburg est une très ancienne ville, située au centre du continent d'Ishtar Terra, à proximité de l'Anneau de Feu. Elle est divisée par la sinueuse Rivière Voltaine dont les eaux proviennent des Montagnes de Feu jusqu'à la Baie d'Odessa. En aval de Heimburg, ses eaux sont rouges de détritres des rejets industriels émis par les centres de productions immenses de la ville.

Heimburg est précisément une ville franchisée, ce qui signifie qu'elle ne fait partie d'aucun domaine mais est la propriété directe de la corporation. Alors que beaucoup de noble y possèdent un secteur, la cité ne tombe sous aucun secteur d'une quelconque maison noble. En fait, elle est gouvernée directement par le Conseil, une corps de cadres de haut-niveau et de membres de la Confrérie qui ne dépendent que du Conseil des Électeurs. Elle est aussi perçue comme une ville ouverte. C'est l'un des rares endroits sur Vénus où les Ducs Électeurs reconnaissent le droit pour des non-Bâtisseurs de posséder des terres. En conséquence, il existe de vastes quartiers capitoliens, mishimans et imperiaux. On trouve aussi une petite enclave Cybertronic accolée discrètement au Palais Hatzfeld.

Encore plus que les autres villes des Bâtisseurs, Heimburg est une ville sur plusieurs niveaux. Des routes contournent les gratte-ciel. Des sections entières de la ville se sont vu doté d'un toit sur lequel on a construit à nouveau. Ces tours et places sont interconnectés par des passerelles. Des secteurs entiers souterrains sont privés de lumière par les ombres des gratte-ciel et les plates-formes d'atterrissage des Aerial Dreadnoughts. Les parties les plus basses et anciennes de la ville tellement plongées dans la pénombre, que même au plus fort de la journée, elles nécessitent d'être éclairées par les flammes vacillantes des réverbères à gaz. Des parties de la ville sont des enchevêtrement de petites rues et certaines des rues les plus basses sont comme des tunnels ouvrant sur une artère. Naturellement, à mesure que vous vous élevez, l'air devient plus pur et les loyers plus dispendieux. Les nobles logent dans les derniers étages, en-dessous vivent les roturiers. Les esclaves logent quant à eux dans les parties les moins saines et les plus basses de la ville, quelques fois dans des taudis qui sont au niveau des égouts. Les égouts eux-mêmes abriteraient une large population de mutants, marginaux, hérétiques et autres mécontents.

Le Quartier des Bâtisseurs est assez compact. Il entoure la grande Cathédrale et est dominé par le monolithe de métal du Palais Hatzfeld. Cette structure énorme ressemble plus à une forteresse qu'à un palais. Ses murs sont épais de 6 m et hérissés de tourelles et bunkers. Il est protégé par sa propre garde d'élite, l'Ordre du Crâne d'Argent. Cet ordre recrute parmi les vétérans dont chacun doit avoir reçu au moins une décoration pour bravoure exceptionnelle. La loyauté de cette unité et sa compétence au combat sont très précieuses pour mater les émeutes anarchistes dans les dernières années.

Dans les rues aériées des niveaux les plus élevés sont érigés les palaces des maisons nobles, magnifiques avec leurs structures ornementées, et dont chacun est équipé d'une plate-forme pour les aéronefs. Des gyrocoptères privés sillonnent les airs, permettant à l'aristocratie d'aller sur leur lieu de travail. Alors que vous descendez, vous croisez les zones encore luxueuses mais plus étriquées des roturiers. Au fil de votre descente, vous atteignez les zones souterraines, et alors vous pouvez vous retrouver entouré par les visages pâles et malades des esclaves qui travaillent dans les ateliers des filiales de la corporation Bauhaus. La ville s'étend bien au-delà du Quartier des Bâtisseurs, et les bâtiments s'abaissent petit à petit alors que vous atteignez les bordures de la ville. Par une ancienne ordonnance, aucun bâtiment excepté la Cathédrale est autorisée à atteindre les deux-tiers de la hauteur du Palais Hatzfeld. Cela a empêché les autres mégacorporations de construire des gratte-ciel aussi dominants et imposants que les sièges du pouvoir des Bâtisseurs. Tout autour des bordures de la ville se dressent les imposants blocs de tours où logent les esclaves et étrangers.

SOCIÉTÉ

Heimburg n'est pas à proprement parler une ville respirant le bonheur de vivre, le calme ou l'équilibre : c'est plus qu'une capitale. C'est une mégaville. Pour tenter de s'en faire une représentation réaliste, il faut se figurer des milliers de kilomètres carrés, grouillant de millions d'êtres humains courant frénétiquement vers un hypothétique lendemain, des ghettos lépreux rongant çà et là les quartiers défavorisés, des zones sinistrées ou interdites, des sphères hautement industrialisées, des zones de bureaux aux tours gigantesques, profilées, vitrifiées, inhumaines, crânement dressées vers un ciel toujours gris de nuages de crasse et de déchets variés.

LE BUS

Lent, mais aussi seul et unique remède pour les claustrophobes. Également beaucoup moins coûteux. Propose 183 lignes et pas moins de 5032 arrêts. Le tout pour transporter 957 millions de voyageurs par an. Catalogue des options tickets :

UNITÉ. 1 couronne. Valable une heure. Cette période écoulée, il faut en poinçonner un autre.

CARNET DE 10. 7 couronnes.

Même principe que précédemment.

CARTE RÉGULIÈRE SECTEUR. 30 couronnes. Valable un mois, permet de voyager à discrétion dans tout un secteur.

CARTE RÉGULIÈRE INTER-SECTEURS. 30 couronnes + 10 par secteur supplémentaire. Même système mais permet de voyager sur plusieurs secteurs.

LE TUBE

Ainsi nommé car inventé par les imperiaux (leader avant les Premières Guerres corporatistes des transports en commun). Le tube est un réseau rapide de transport suburbain. Chacun des soixante-dix secteurs compte environ dix stations de tube. Elles sont distantes de 3 à 4 kilomètres et font la jonction avec le U-Bahn. Le tube peut atteindre une vitesse de 320 km/h. Dans les faits, il se limite à 150 km/h. En deux minutes, on passe d'une station à une autre.

Le tube a également des ramifications en banlieue. C'est le moyen le plus rapide pour voyager en ville. On a ainsi la possibilité de traverser tout Heimburg en moins d'une heure et demie. Il n'y a pas de séparation entre les wagons, c'est un long tube, très luxueux et confortable. Il est composé de sections reliées par des accordéons.

UNITÉ. 1 couronne par station.

CARTE. 150 couronnes. Valable un mois dans tous les secteurs. Ce prix est particulièrement avantageux pour les longues distances, mais prohibitif pour des petites déplacements.

LE U-BAHN

Depuis la fondation de Heimburg sur Vénus, le U-Bahn n'a cessé de grandir. C'est l'idéal pour les petits parcours : 53 lignes et quelques 2.734 stations. On l'a vu mourir avec l'arrivée du tube mais le prix excessif de ce dernier, et l'impossibilité de le rentabiliser sur de courtes distances, ont redonné un coup de fouet à ce métro. S'il est est vétuste et peu confortable, il a l'avantage d'être plus rentable que le tube.

Un peu plus cher que le bus, mais tellement plus rapide et agréable.

UNITÉ. 2 couronnes. Valable pour un déplacement quelque soit sa longueur. Mais une autre unité est nécessaire pour changer de secteur.

CARNET DE 10. 16 couronnes.

Même principe que précédemment.

CARTE RÉGULIÈRE. 55 couronnes + 20 par secteur supplémentaire. Valable un mois pour tous les déplacements.

Il faut parvenir à imaginer ces centaines de milliers de tours agglutinées les unes aux autres, par grappes obscènes, abritant ces millions de fourmis humaines qui courent, courent toujours. Heimbürg est comme une fourmilère à l'échelle planétaire : surpolice, étatisée, quadrillée, pressurée, enfermée dans sa propre frénésie de production nuisible et autodestructrice. Elle n'est plus que la caricature de l'ancienne capitale Bauhaus qu'elle fut jadis.

Y vivre - y survivre dans les plus bas niveaux - tient de la gageure quotidienne. Chaque jour, de nouveaux problèmes envahissent les rues, qui sont autant de dangers inconnus à affronter pour le bauhauser, tandis que là-haut, derrière les vitres blindées et toujours propres de leurs lofts désinfectés, les nobles observent le ciel, de l'autre côté du nuage de poussière.

LE SECTEUR XVIII

Le secteur XVIII est à Heimbürg ce que la tumeur cancéreuse est au grand malade : elle se pose en évidence, mais on refuse de l'admettre. Pour fuir les responsabilités. La direction de Bauhaus et ses sbires affectent de nier son existence. C'est pourtant ici que l'on enregistre le plus grand nombre de délits en tous genres. C'est aussi le plus modeste budget du Ministère de l'Ordre alloué, tous secteurs confondus !

Le XVIII est une vaste jungle sur plusieurs niveaux avec un seul poste des Bleus, situé à Linden Strasse. Ce district est le cœur historique de Heimbürg : on y trouve les immeubles les plus vétustes, bâtisses Méga-gothique datant d'avant les Premières Guerres corporatistes, véritables monuments historiques. Le XVIII aurait-il la même configuration si les responsables politiques véreux d'avant les guerres de trône n'avaient pas laissé pourrir la situation au nom de campagnes politiques, faites de compromissions et de profits immobiliers ?

REINICKENDORF

Situé dans les plus bas niveaux du secteur, Reinickendorf est le ghetto du XVIII. C'est ici qu'après les Premières Guerres corporatistes, on entassa les roturiers dans les blocs vétustes et surpeuplés. À l'époque, le problème était partout le même : le mélange avec de différentes cultures fut à l'origine de nombreux incidents. À Reinickendorf, même après tous ces siècles passés, le problème n'a pas été résolu. Le voisinage de cultures basées sur la rivalité n'a rien de bon. Et avec une population laissée à la dérive, sans police et sans efforts sociaux, les gangs se sont vite installés. Les habitants ont commencé à se faire justice eux-mêmes ; les faibles se sont mis sous la protection de plus puissants et aujourd'hui, il est trop tard pour changer l'ordre des choses.

Les communautés se sont délimitées des zones dans lesquelles les autres sont assimilés à des ennemis, un danger. Dans leur quartier, les gangs s'adonnent à des activités criminelles, autorisées par les autres membres sur des critères culturels instillés par les corporations. Criminologiquement, chaque culture est spécialisée : la drogue est vendue par les mishimans, les impériaux font du trafic d'armes, les disgraciés bauhausers de véhicules, etc.

Il est alarmant de constater la grande passivité des habitants de ces zones. Les gangs et la criminalité semblent être partie intégrante de leur quotidien, de leur culture. Les seuls délits qui les fassent réagir sont les meurtres. Les autres délits ne sont pas ressentis comme tels. On peut parler de normalisation du crime.

DIMITROFF

La Dimitroff Strasse, prolongée par la Bersarin Strasse est située en plein centre ville : c'est le fief de la prostitution et de la débauche. Il y a à peine trente ans, ce quartier fut le théâtre de très nombreux assassinats, lors de la guerre des gangs pour la domination du secteur.

À cette époque, la prostitution comme tout ce qui l'entourait, était illégale : le travail du Ministère de l'Ordre (et surtout du Ministère de l'Armée qui n'était pas alors cantonnée aux frontières du secteur) était ahurissant. Bien plus tard, à la légalisation de la prostitution, la mégacorporation voulut prendre le contrôle des affaires. Il fallait faire entrer les gangs et les proxénètes dans son cercle administratif.

En 1249 TC, on parvint enfin à un accord : la zone de la Dimitroff fut déclarée neutre et chaque gang put y travailler en toute tranquillité, sous la coupe de Bauhaus. Pour maintenir cette situation, qui permit une chute de la délinquance, une plus grande sécurité et une hygiène accrue - ainsi que des revenus importants dans les caisses de la corporation - il fallut préserver l'équilibre entre les gangs. Actuellement aucun d'entre eux ne se sent assez fort pour lutter contre l'autorité, mais si un ban, de venait trop puissante, elle pourrait fédérer le reste du troupeau. Tout serait alors à recommencer.

Le travail des Bleus consiste à faire régner l'ordre, à surveiller les échanges entre proxénètes, à contrôler les permis de travail des prostitués, à vérifier que les clients sont en droit d'avoir des rapports avec celles-ci et enfin qu'aucun produit interdit n'est en circulation. Tout cela s'est grandement compliqué depuis le décret de 1261 TC, interdisant tout moyen de contraception pour répondre à la très forte natalité consécutives aux multiples conflits embrasés Vénus, il en va de la survie de Bauhaus. Le Conseil des Électeurs a adopté un décret permettant aux prostitués de faire entorse à la règle. La demande de contraceptifs est importante, et le trafic va bon train. Les directives du Ministère de l'Ordre sont claires : aucune pitié pour les fraudeurs. Retrait définitif des permis de travail pour les prostitués impliqués, la déportation pour les proxénètes et les têtes pensantes du trafic, et amendes pour les acheteurs. En

Souvent, pour se rassurer, se reconforter, vois s'offrir quelques secondes de dépaysement, ces nantis jettent un œil désabusé au spectacle désolant qui s'étale à leurs pieds, à des centaines de mètres plus bas. Le regard morne, le sourcil parfois levé en signe de dédain absolu, ils voient remuer encore, dans une rage inutile proche du désespoir, les pitoyables représentants d'une société moribonde.

Alors parfois, la lassitude leur arrache-t-elle un soupir ennuyé, et, après avoir soigneusement réorienté les persiennes sophistiquées de leurs baies illuminées, ils s'en retournent à leurs préoccupations, ou vont se perdre dans la contemplation quasi hypnotique des visiodromes, qui dispensent sans arrêt deux images idylliques d'un ailleurs improbable.

attendant la fin de cette prohibition, en 1278 TC (l'abrogation du décret ayant été reporté), les forces de l'ordre doivent endiguer le trafic, les avortements clandestins, et prévenir les empoisonnements provoqués par des contraceptifs frauduleux. Pour les autorités de la Dimitroff Strasse, l'objectif reste avant tout de conserver l'équilibre précaire entre les gangs.

ZEHLENDORF

Zehlendorf, depuis le IVème siècle TC, était un quartier comme les autres. De nombreuses compagnies indépendantes et industries y avaient installé leur siège durant les guerres de Trône, et tout allait pour le mieux.

Avec les prémisses des Seconde Guerres corporatistes, Zehlendorf, qui n'avait pas encore trop souffert des événements, était un endroit prospère : Imperial entreprit de mener une campagne de déstabilisation du secteur avec la pègre. La guerre des gangs commença alors à gangrener le quartier. En deux ans, plus de 4.600 personnes trouvèrent la mort. La majorité de ces victimes étaient des nobles ou des membres de leurs familles. Aucun groupe ne dominant le secteur, de nombreux bauhausers ne pouvaient payer le cinquième ou sixième gang du secteur. La peur d'une déstabilisation globale de la mégaville par une action militaire dissuada le pouvoir en place d'appeler le Ministère Suprême de la Guerre en renfort, malgré les demandes incessantes des Bleus, débordés par le problème. En 1257 TC, Zehlendorf n'était plus l'ombre de lui-même, 90% des firmes avaient démantelé. On peut supposer que les 10% restantes étaient impliquées directement avec un gang. 70% des appartements s'étaient vidés. Les bandes n'ayant plus grand monde à racketter, quittèrent également le quartier. Aujourd'hui les appartements sont squattés par de nombreux marginaux : clochards, cultes de l'Obscurité, groupes anarchistes, narco-gangs, terroristes, etc. Une faune plutôt dangereuse.

Pour les Bleus, patrouiller le secteur n'est pas rassurant mais reste indispensable : il ne faut pas laisser tous ces malades tranquilles, et courir le risque qu'un jour l'abcès trop mûr ne finisse par crever. Le Ministère Suprême de l'Industrie en a fait récemment une Zone Industrielle à Urbanisation Programmée.

BRÜNNEN PLATZ

Cette jolie place, qui voit chaque jour les camelots du marché débaler leurs marchandises, est l'exemple même du caractère de Heimbürg : une dualité de visages. Durant la long été vénusien, le marché donne à la place l'aspect d'un village campagnard d'avant les Premières Guerres corporatistes. Les enfants jouent, rient, ou taguent les murs de l'ancien commissariat situé à proximité. Dès la tombée de la longue nuit glaciale, les volets se ferment, les enfants disparaissent, emportant leurs parents. La place se vide. Puis les premières enseignes lumineuses fluos s'allument. Des devantures de magasins s'ouvrent, révélant des échoppes fermées durant l'été vénusien, discrètement camouflé dans la masse. Les premières prostituées font leur apparition, les premiers clients aussi. Lorsque l'hiver est installé, les militaires surgissent et dressent des barrages de contrôle au début de chaque voie menant au quartier.

Depuis 1254 TC, le Ministère Suprême de la Civilisation présente un projet visant à un contrôle plus facile des déviants sexuels : il fallait les cantonner dans un lieu où leurs pratiques seraient tolérées jusqu'à un certain point. Les autorités d'Heimbürg acceptèrent le projet : la Brünnen Platz fut la malheureuse élue. L'expérience fut un grand succès. Dans les cinq ans suivants cette décision, les délits sexuels en dehors de la place chutèrent de plus de 78% durant la nuit vénusienne. Des Bleus infiltrés parmi les déviants permettaient d'éviter les débordements, ou de les prévoir. Mais en 1260 TC, une immense affaire de racket dont les habitués du quartier étaient victimes fut mise à jour. Toujours est-il que le Conseil des Électeurs jugea le Ministère de l'Ordre incompetent au contrôle des déviants, et que le Ministère de l'Armée se vit confier la tâche. La situation de la place ne s'en est guère améliorée.

Les militaires chargés de veiller à la sécurité des citoyens prennent leur travail très à la légère : leurs barrages sont de vraies passoires. Si vous êtes mis à mal, il vous faudra crier vraiment très fort pour qu'ils se dérangent, et si tel est le cas, ils ouvriront le feu sur ce qu'ils appellent les normaux pour ramener le calme. Cet état de fait laisse monter, peu à peu, la haine des forces de l'ordre. Un jour le quartier explosera, tel un lion trop humilié par son dompteur.

Au retour du jour, les sex-shops, peep-shows et hôtels ferment leurs portes. Les déviants rentrent chez eux, les militai-

LA STRUCTURE ROUTIÈRE

Si en arrivant à la station de U-Bahn vous vous surprenez à penser que tout Heimbürg a décidé de prendre le métro, vous êtes loin de la réalité. L'automobile est toujours le mode de déplacement le plus employé. Heimbürg, pour accueillir les quelques millions de voitures qui la sillonnent chaque jour, a développé une énorme infrastructure.

Autour de chaque secteur, les périphériques : huit voies dans chaque sens pour en faire le tour. Sur chacun d'eux, huit échangeurs permettent de rejoindre les autoroutes ou l'intérieur d'un secteur sur plusieurs niveaux.

Dix-sept autoroutes traversent Heimbürg de part et d'autre. Six voies dans chaque sens. Une vitesse minimum obligatoire de 90 km/h et une limite maximum de 260. Chaque autoroute possède deux sorties par secteur.

Au sein d'un district, peu de changement en un millénaire : quelques boulevards traversent les quartiers, allégeant un peu la circulation infernale des rues. En sous-sol, des dizaines de kilomètres carrés de parkings sont à la disposition des habitants de Heimbürg. Il y a douze ans, un grand projet devait être exécuté. Inspiré des travaux de Luna au début du siècle, un immense réseau routier aérien devait dégager une partie du trafic en surface. L'utilisation des dirigeables par l'armée mit un terme à cette idée.

LE BALL MÖRDER

Si Inventé peu après les guerres de Trône, ce sport fait fureur aujourd'hui. Inspiré du Rollerball capitolien, sa pratique est toujours réservée au milieu carcéral.

Sur la piste d'une patinoire, deux équipes de dix gladiateurs vont s'affronter. Le but est simple. Attraper la balle de métal et la placer dans l'emplacement adverse réservé à cet effet, tout en empêchant les adversaires de faire de même. Les joueurs se déplacent sur des patins à glace acérés. Ils sont également équipés d'une bonne armure et d'une batte de métal lestée. Formant un cercle au milieu de la patinoire, six bumpers se chargent de renvoyer à grande vitesse tout objet ou personne les heurtant. Véritable boucherie, ce sport se joue en trois périodes de dix minutes. Le nombre d'essais marqués étant ajouté au nombre de joueurs adverses éliminés, le plus haut score l'emporte. L'élimination d'un joueur est simple. Il suffit de le rendre incapable de marcher ou de le pousser à se rendre. Bumpers et bates sont là pour obtenir ce résultat.

Les stades - patinoires - font toujours le plein de spectateurs lors d'un match de Ball Mörder. La meilleure équipe de Bauhaus est celle de la prison du XVIII, les Kinks. Ce sport est également une variante chez Capitol. Chez Bauhaus, de nombreuses propositions ont été faites pour ouvrir le jeu au grand public mais ces demandes ont toujours été rejetées. Il entre dans les attributions du Ministère Suprême de la Civilisation d'assurer la sécurité des matchs. Un travail difficile à assumer pour les Bleus. Les parties de Ball Mörder sont de véritables calvaires. Il faut aider le Ministère de la Peur et l'armée à surveiller les prisonniers mais aussi le public. À chaque match, les batailles rangées entre supporters sont inévitables. On déplore souvent plus de blessés - voire de morts - dans les tribunes que sur l'aire de jeu.

gens disparaissent. La police n'a alors plus qu'à patrouiller le quartier avant l'arrivée du commun des mortels, pour ramasser les victimes de meurtres sexuels, abandonnés au fond des ruelles. Quelques jours plus tard, les vendeurs à la criée s'égosilleront, la place sera blanche, belle et propre, comme si rien ne s'était passé.

RÖRSCHACH

Le niveau Rorschach aurait pu devenir un Reinickendorf de plus, mais le destin en décida autrement. Il est situé à l'ouest de l'ancien aéroport, dont il n'est séparé que par la chaussée Meh-ring. On y logea les familles des roturiers victimes des conflits corporatistes dans l'Archipel de Graveton et d'Aphrodite Terra en 1251 TC. La plupart de ces familles étaient pauvres, n'ayant pour vivre qu'une minable pension gagnée par leur défunt chef de famille. Elles furent abandonnées à leur sort. La misère la plus noire se répandit alors telle une gangrène dans tous les foyers du niveau. Aucune action sociale ne fut tentée pour venir en aide à ces familles gênantes : le prix en aurait été trop élevé pour la mégacorporation.

En 1263 TC, les enfants du quartier étaient devenus des adolescents humiliés, sans diplôme, sans travail. Un vent de révolte se mit à souffler. Les premières émeutes anarchistes furent très sanglantes, motivées par le sentiment de trahison et d'abandon, les émeutiers étaient galvanisés, persuadés d'avoir le bon droit de leurs côtés. Le Ministère de la Vérité dut intervenir et l'opinion publique se dressa contre les émeutiers. En plein milieu de l'été vénusien, le Conseil des Electeurs ordonna l'intervention du Ministère de la Peur. Pendant plusieurs jours, les

tirs d'armes automatiques furent incessants. Aucun journaliste ou bauhauser n'eut accès au théâtre des combats. Le Ministère Suprême de la Foi était maître du niveau.

Un journaliste du *Daily Chronicles* réussit à passer à travers les mailles du filet. En reportage avant l'intervention des militaires, il s'était retrouvé coincé dans la cité, et parvenait enfin à rejoindre l'extérieur. Les photos prises firent le tour du système solaire. On pouvait y voir les membres de l'Ordre de la Peur se livrant à un véritable massacre, sans distinction de sexe ou d'âge. Les Tours jumelles reçurent des télégrammes de protestation de tout le système. Les troupes armées se virent intimer l'ordre de se retirer. Quelques généraux passèrent en cours martiale devant les caméras du Ministère de la Vérité et le niveau fut isolé. Dans les jours suivants la condamnation de ces boucs émissaires, l'affaire fut oubliée.

Aujourd'hui le Ministère de la Peur contrôlent toujours le pourtour du niveau. On naît là-bas et on y meurt. Personne n'y paye de loyer, aucun Bleu n'y patrouille, il n'y a pas d'électricité, les fenêtres des bâtiments sont toutes cassées, les tours colmatées avec du carton. L'eau - froide - n'a pas été coupée, suite à l'intervention du Ministère de la Santé, pour des raisons évidentes d'hygiène. Des missions humanitaires amènent soins et nourriture avec courage escorté par le Ministère de l'Ordre. Depuis quelques années, le Ministère Suprême de la Civilisation demande une réhabilitation totale du niveau, un dialogue avec les habitants et une reconnaissance officielle de l'erreur commise en 63. Mais le Conseil des Electeurs reste sourd à cet appel : le fantôme des cultes hérétiques et autres narco-gangs derrière les émeutes dissuade le pouvoir de desserrer l'étau sur ce quartier.

LES SECTEURS VOISINS

HENNIGSDORF

Au nord du XVIIIème, au delà de Falkentaler Steig et de la Burgfrauen Strasse, s'étend le secteur XVII. Une grande partie de l'industrie du centre d'Heimborg s'y est installée. Les industriels qui avaient fui le XVIIIème s'y sont réfugiés. De nombreuses zones d'immeubles s'y dressent, accueillant des millions d'ouvriers. Depuis quelques temps, les quartiers du sud de ce secteur sont gagnés par les Triades mishimanes de Reinickendorf. La délinquance y augmente et les autorités de XVIIème demandent aux responsables du XVIIIème de prendre des mesures adéquates. Le bourgmestre du secteur XVII a également menacé son homologue du XVIIIème de déconseiller aux industriels de son secteur d'engager des employés habitant le secteur XVIII. Quand on sait que 7% de la population active du secteur se rend tous les jours chez son voisin pour travailler.

Exceptée la frontière commune, c'est un secteur calme. Au sein des blocs, on retrouve une ambiance de ville typiquement Bauhaus, comme on pouvait en trouver sur Vénus après sa terraformation. La faible proportion de chômeurs dans la population en fait un secteur économiquement florissant. De nombreuses compagnies et sociétés y sont installées, ainsi que plusieurs zones commerciales.

KREIS BERNAU

Au nord-est du district, au-delà de la Lindenberg Strasse, s'étend le paisible secteur VI. Vous pourrez y trouver des pavillons, des hôtels particuliers et des parcs. Nombre de bauhausers, dont les revenus sont un peu supérieurs à la moyenne, viennent s'installer ici. La vie y est si tranquille. A part quelques commerces et quelques bureaux, l'activité économique y est faible. Plus des deux-tiers des résidents travaillent dans d'autres secteurs.

Quartier résidentiel, ses rues sont quasiment désertes, ne s'animent que le week-end ou le soir. De ce fait, les magasins sont ouverts très tard. Le quartier prend alors un air de fête, et il y fait bon vivre. La criminalité y est basse : les délits les plus importants en nombre étant les cambriolages et agressions à domicile. De nombreuses patrouilles sont organisés par les Bleus du XVIème. Montrer une présence policière semble la meilleure des préventions. Les deux secteurs sont séparés par une caserne militaire.

Les criminels du XVIIIème préfèrent généralement ne pas traîner sur la Lindenberg Strasse. Les rapports entre forces de l'ordre des deux secteurs sont donc restés corrects, quoique rares.

KÖPENICK

Arrosé par la Voltaine, le secteur XIX présente un visage étrange : à l'est, au-delà des voies de chemins de fer, il montre un horizon gris, terne. Ses cimes d'immeubles se découpent sur les nuages. Le XIXème est un immense secteur. Pas un pavillon n'y a poussé. Les quartiers se sont formés en véritables autarcies.

À côté des blocs, commerçants et hypermarchés assurent tout le quotidien. Un peu plus haut, usines et bureaux donnent le travail nécessaire aux résidents. Cinémas, boîtes de nuit, transports, nombreux parcs et autres services sont également répartis dans chaque quartier. Au centre du secteur, un stade de Ball Mörder accueille chaque samedi les fans de ce sport. Le reste de la semaine, ses quelques 200.000 places sont emplies lors de concerts.

Image paradisiaque, la conception et la structuration du secteur avait été pensées pour recréer la vie d'une colonie de Bâtisseurs. On limiterait ainsi le temps de transport pour se rendre au travail, chacun s'attacherait à son quartier car il y vivrait pleinement, les gens apprendraient à se connaître. Pour

une réussite, c'en fut une. Le *complexe du quartier* fut pleinement ressenti par la population, à tel point qu'une animosité fit très vite son apparition entre quartiers et niveaux. Le Ministère Suprême de la Civilisation vit sous ses yeux ébahis apparaître une criminalité propre aux milieux des colons en plein centre d'Heimborg.

Si les Bleus sont payés pour veiller à la sécurité de la mégaville, ceux du XIX veillent sur leur quartier. En effet : les Bleus eux-mêmes nés dans ce secteur partagent une similitude tendresse pour leurs quartiers, et la même animosité pour les autres. Les rapports entre Bleus au sein même des commissariats du XIX étant mauvais, il va sans dire que les agents du XVIII n'établissent pas de véritables liens de coopération avec eux.

TELTOW

Au sud du canal Teltow s'étend le secteur XXIV. Un quartier résidentiel, où la moyenne des revenus est supérieur à la normale et même, parfois, de très loin. Il y a de cela trente ans, on le surnommait le *San Dorado de Vénus* : toutes les vedettes de la musique, du cinéma, de la télé, toutes les personnalités des hautes sphères de la Bauhaus y avaient un pied à terre.

Une promenade dans ces rues est éblouissante. Vous y verrez les plus belles villas, de somptueux manoirs, des petits châteaux, de magnifiques bâtisses. Hélas, vous ne les verrez qu'à travers de hauts grillages et des vitres blindées. Pour arriver jusqu'au quartier, il vous aura fallu présenter vos papiers à au moins trois milices privées et deux patrouilles de Bleus. Mais les choses aujourd'hui ont un peu changé. Entre les Secondes Guerres corporatistes et le retour des Légions Obscures aux portes de la mégaville, ont porté préjudice au secteur XXIV. Depuis dix ans, les nobles quittent les lieux une à une, pour rejoindre leurs domaines transformés en véritables forteresses.

De ce fait, le district a perdu une partie de son prestige, de sa puissance économique, et le chômage a commencé à toucher certains bauhausers. La délinquance se taile progressivement une petite place au soleil. Les bauhausers XXIVème détestent les roturiers. Ils sont, disent-ils, l'incarnation de leurs ennuis. Si tout était si simple, ils pourraient vite régler le problème, mais c'est ailleurs qu'il faut chercher l'explication. Tout le quartier est en effet mis à la disposition des nobles, donc des riches. Les magasins, les cinémas, les toilettes publiques, tout est ici symbole de luxe. Les jeunes du quartier, qui ne sont en majorité que les fils des bauhausers ou des roturiers, ressentent une frustration grandissante. Tant de richesse suscitent bien des convoitises, et le moyen le plus facile d'avoir accès à ce luxe outrageusement étalé, c'est le crime. Plutôt que de dialoguer, de prévenir, le bourgmestre, soutenu par les nobles et approuvé par les Bleus, engage des milices. Les jeunes se trouvent des armes, les polices privées achètent des voitures blindées, et c'est l'inévitable escalade. Quand les journalistes commenceront à compter les morts, le secteur sera définitivement pourri, et il sera trop tard pour exprimer le plus petit regret.

SAKROWER

Le poumon de Heimborg est à la frontière ouest du secteur XVII, il englobe Berliner Forst Grunewald, mais ne commence en fait que de l'autre côté de la Voltaine. Le secteur XXII n'est qu'un gigantesque parc de 500 km carrés sur plusieurs niveaux. Quelques quartiers ou zones pavillonnaires le parsèment, mais tous les efforts sont concentrés sur la nature.

Chaque jour, des navettes spéciales, venues des soixante-dix secteurs amènent les promeneurs, classes vertes, clubs du troisième âge, familles en ballade. On déplore une très faible criminalité pendant la journée vénusienne : de nombreux

LES NARCO-GANGS

Présents depuis la nuit des temps dans les grandes cités, les narco-gangs ont toujours su s'y développer et y trouver leur juste mesure. Ceux d'Heimborg en sont le moderne archétype. Plus puissants, plus vicieux, plus performants et infiniment plus dangereux.

Leurs catalogues sont plus que fournis, présentant les grands succès d'hier, les meilleurs coups du jour et sans aucun doute les vedettes de demain - on en recense plus de 230 types à l'heure actuelle - les produits de grande consommation distribués par les narco-gangs sont nombreux, variés et font des ravages partout à Heimborg et bien au-delà de ses murs.

Ils sont partout aujourd'hui et ont réussi à percer chaque couche sociale des populations. Si leur progression reste constante, le monde de demain ne présentera plus que le visage décharné du junkie pleurant pour sa dose journalière. Ils trônent aujourd'hui parmi les plus puissants. Mieux armés, mieux entraînés que la police, rompus à tous les aspects de la guérilla active, ils se considèrent comme intouchables. Et qui oserait s'en prendre à eux ?

Leurs hommes sont extraordinairement violents et ne craignent ni la torture ni la mort. Les règlements de compte ont lieu en plein jour à visage découvert. Les tactiques d'élimination ne sont pas sans rappeler les westerns désuets qui sont encore parfois projetés dans les visidromes intellectuels. La technique dite de *la balle dans la nuque à un mètre* fait encore fureur dans ce milieu.

Ils disposent enfin d'un réservoir de ces chiens de guerre quasi-inépuisables. Les niveaux les plus bas regorgent de jeunes désœuvrés que les privations et la misère ont immunisés à la peur et aux remords pour longtemps. Le commerce de la drogue est, pour ces innombrables jeunes dealers potentiels, la seule échappatoire envisageable. Les poudres synthétiques fabriqués en laboratoires fait ici figure de manne céleste.

Ils peuvent généralement compter jusqu'à quatre cents membres, répartis en équipes de vingt à trente gang-bangers. Le recrutement s'effectue très tôt, les jeunes sont cooptés dès l'âge de dix ans. Les aspirants gang-bangers se voient d'abord confier les tâches les plus humilantes. On ne les laisse qu'ensuite dealer au coin des rues. Ils ne seront définitivement admis dans le gang qu'au sortir d'un rituel, le plus souvent extrêmement violent. Les membres d'un même gang se reconnaissent à leurs couleurs ou communiquent par signes codés - empruntés parfois à l'alphabet sourd-muet. De même, leurs territoires sont parsemés d'indications ésotériques, seulement déchiffrables par eux et les leurs. Leurs chefs sont souvent très jeunes et quasi intouchables. Ils utilisent les services de comptables spécialisés dans le blanchiment de l'argent, des bataillons de conseillers juridiques et d'avocats qui possèdent toutes les finesses du code - et savent mieux que quiconque les détourner. Et enfin investissent dans des sociétés-écrans qui leur permettent de faire circuler rapidement les fabuleux capitaux qu'ils doivent gérer au jour le jour.

Plusieurs gangs rivaux s'affrontent pour la suprématie à Heimborg. Ils se livrent une guerre totale, sans le moindre répit. Chacun de ses gangs occupe des blocs entiers d'immeubles dans les niveaux les plus miséreux, vivant retranchés et pourraient soutenir un véritable siège, en complète autarcie.

Bleus du secteur patrouillent dans le parc. Durant la nuit hivernale, c'est autre chose. La forêt est envahie par toute une faune interlope. Le parc, de l'autre côté de la Voltaine, est le lieu de retrouvailles de cultes hérétiques et d'ordres secrets. On parle de règlements de compte entre gangs de tous secteurs. La parc sert de lieu de rencontre, de terrain neutre où se disputera la suprématie sur un quartier ou un niveau.

Le Ministère de l'Ordre n'a pas pu se montrer suffisamment efficace pour empêcher cette utilisation de l'espace. Les problèmes ayant commencé pendant les Premières Guerres corporatistes, les traditions étaient déjà bien implantées à la signature du Traité de Heimbürg. Pendant la vague d'application de la politique d'épuration, tentée en 65, vingt-trois Bleus trouvèrent la mort en moins de deux mois. Le Ministère de l'Ordre a choisi de ne plus intervenir, à moins que le vie d'un honnête bauhauser ne soit en danger.

Le secteur XXII est malgré tout un paradis. Il suffit d'éviter les lieux pendant les cinquante-cinq jours de la nuit vénusienne. Il vous reste par conséquent soixante-deux jours pour profiter des multiples possibilités qui vous sont offertes : voile, piscine, pistes d'athlétisme, rapides de kayak artificiels, cinéma de plein air, pistes de vitesse pour voitures, parcs d'attraction, muséum de sciences naturelles, promenades botaniques.

UN LÉGER PROBLÈME

"Messieurs, le Conseil est en session." La voix grave du Général-Commodore Constance Romanov remplit la salle du Palais Hatzfeld. Le ronronnement des discussions polies cessa. Chacun savait ce que cela signifiait. La chambre était scellée. La recherche des micros était terminée. Les Inquisiteurs avaient jugés la salle dépourvue de toute écoute extérieure même surnaturelle.

Le Général-Duc Otto Krüger examina les occupants de la chambre luxueuse, prêtant attention sur chacune des personnes présentes. Tout autour de l'imposante table en chêne, sculptée à l'image de la grande roue dentée, étaient assis les personnalités les plus influentes de l'empire corporatiste Bauhaus.

Aux extrémités dorées des quatre branches principales se tenait un Duc Électeur. Au nord, sous la bannière du Ministère Suprême de la Guerre, était assis le forme trappue et ramassée de Constance Romanov. À sa droite se tenait le grand et mince Inquisiteur Kline, son conseiller spirituel. À l'est, sous l'étroite bannière de la Confrérie, était assis le pâle et ascétique Vittrio Saggielli, le Gardien de la Foi. À sa droite se tenait l'Inquisiteur Trémont, sa robe rouge le rendant encore plus massif qu'il ne l'était. Au sud, était assis le Grand Amiral Stanislav Richthausen, le Directeur de l'Industrie. Il était flanqué du Mystique Constanzia Moran. À l'ouest, le grassouillet et souriant Enzo Bernheim était assis nettoyant ses lunettes avec un mouchoir en soie. Son conseiller, l'Inquisiteur Terrino, se tenait à sa droite bras croisés.

Krüger pris son fauteil à la table de concert avec les autres représentants des maisons hautes venues assister au Conseil. Ses pensées étaient tournées vers une éventuelle déclaration de guerre. Il l'espérait. La guerre était bonne pour les affaires. On avait toujours besoin d'acier pour fabriquer plus de chars, d'avions et d'armes. Il étouffa cette idée, honteux de ces pensées. La guerre signifiait aussi la mort de dizaine de milliers de personnes de bonnes familles, des gens dont Bauhaus ne pouvait se passer après la débâcle de Cybertronic.

"Messieurs, nous avons un léger problème," énonça sans détour Saggielli comme toujours. "Nous avons des preuves convaincantes que le Baron Hérédier Nikolai Sternberg est un hérétique."

"Où est le problème ?" gromela l'Inquisiteur Kline. "Il doit faire l'objet d'une simple purge."

Krüger faillit lâcher un sourire. Un Inquisiteur pure sucre, pensa t-il. Les problèmes n'avaient qu'à être réglés avec le feu et la punition divine. Il ne comprenait rien à rien. Krüger se demanda qui se risquerait à le lui dire. Le Duc Jean-François Giraud se leva et s'inclina poliment.

"Avec tout votre respect, Inquisiteur Kline, ce n'est pas une option. Nikolai Sternberg tient ses origines d'une des plus anciennes et respectables familles de Bauhaus. Il compte aussi parmi les meilleurs romanciers du système."

"Et ?" éruucta Kline. "Cela ne le met pas au-dessus de la loi du Cardinal."

Krüger secoua la tête. Kline était un Inquisiteur prometteur, mais il était novice ici, il remplaçait le vieux Maître Hodberg. Il ne saisissait pas la subtilité de la situation, le besoin de finesse. Krüger admira la retenue de Giraud pour gérer la rudesse de l'Inquisiteur. Pas de titre. Pas de "votre excellence." Rien. L'homme était un rustre, purement et simplement. Mais ce n'était pas le moment d'être offensé. Personne à cette table n'était en désaccord avec Kline. C'est simplement qu'il existe plusieurs façons de faire.

Giraud répondit calmement à l'Inquisiteur. "Le prestige de la corporation serait entamé s'il vient sur la place public qu'un des membres les plus respectés de notre noblesse est un allié de l'Obscurité. Nos ennemis pourraient en tirer profit."

Bien joué, pensa Krüger. Il eut une pensée pour le père du jeune homme, son vieux camarade de campagne, le Colonel Bruno Sternberg. Cela tuerait ce vieil homme fier que d'apprendre que son fils soit exécuté pour hérésie, pensa t-il. Il mourrait de honte. Krüger ressentit quelque sympathie. Après tout, il avait ses propres problèmes de famille.

Il pensa à sa fille déshéritée Maria. Elle avait quitté l'académie militaire à mi-parcours et s'était enfuie avec un roturier, un musicien miteux. Aujourd'hui elle étalait son corps pour la moitié du système dans un des films dégoûtants des Valmonts. Loué soit le Cardinal, elle utilisait un faux nom. Au moins sa honte n'était pas étalée sur la place publique.

Une colère soudaine monta en lui. Il était sûr que toutes les personnes autour de la lourde table étaient au courant et avaient pitié de lui. Mais il aura sa revanche. Le jeune Valmont, Ricco, devait passer au bureau pour une promotion. Krüger avait l'écoute de Romanov. La carrière de Ricco Valmont serait brisé net. Cette pensée lui donna quelque satisfaction.

"Je pense que nous serons tous ardistés d'apprendre le tragique accident de voiture de Nikolai Sternberg," énonça Enzo Bernheim. Ses verres de lunettes reflétant soudainement la lumière, transformant ses yeux en deux éclairs de feu. "Si jeune et si talentueux - quel gâchis."

"Une voiture piégée. Un acte terroriste commandité par Imperial," poursuivit Romanov. Krüger le regarda avec stupéfaction. On pouvait lui faire confiance pour en faire un avantage militaire. "Je suis sûr que le Ministère de la Vérité veillera à ce que le public profite de tous les détails."

Krüger pouvait entrevoir les implications de ce que Richthausen exposait tranquillement autour de la table. Des terroristes commandités par Imperial. C'était un acte de guerre ouverte. Le temps était venu de punir ces pourceaux d'impériaux. Peut être qu'il n'avait pas besoin de parler à Romanov après tout. Bauhaus aurait très bientôt besoin de tous ses officiers valides, même le jeune Valmont.

Saggielli passa en revue la table, ne vit aucune objection, alors il sourit d'un rictus glacial.

"Il en sera ainsi,"conclua t-il.

LES FRANCS-TIREURS

Il est clair qu'aujourd'hui la plus grande partie de la criminalité est orchestrée par les gangs, mais il existe un autre danger tout aussi important. Les truands francs-tireurs.

Ces criminels ne dépendent pas des structures habituelles de la pègre, ce qui les rend insaisissables. En règle générale, aucun indic ne peut fournir d'informations à leur sujet. Ils ne sont pas contrôlés par les chefs de gangs. Ils ne peuvent donc être ni menacés, ni balancés, manipulés ou dirigés par les structures criminelles classiques ou une mégacorporation. De ce fait, ils ne peuvent logiquement pas non plus profiter des avantages d'une telle organisation.

Pour gêner la police dans ses investigations, ils montent souvent leurs opérations en prenant soin de faire intervenir deux secteurs, profitant ainsi de la concurrence entre différents commissariats. De temps à autres, ils organisent un délit touchant le monde corporatiste, mêlant par la même occasion le Korps diplomatique à l'affaire, attirant les médias des autres corporations et s'attirant les faveurs des milieux anarchistes. Le résultat ne peut être guère brillant. Les gangs n'aiment pas l'agitation policière que provoquent les actions des francs-tireurs, qui nuisent à leurs affaires.

Quand un des chefs de bande décide d'éliminer quelqu'un, il ne peut pas toujours confier l'affaire à un de ses tueurs, pour diverses raisons. Surveillance de la police, risque de guerre interne, coupable trop évident, etc. Les truands francs-tireurs sont alors contactés pour un paquet de couronnes non négligeable. Ils acceptent parfois le travail, éliminent la cible, en s'arrangeant que la police puisse les identifier, les gangs sont alors hors d'atteinte. Les contrats sont toujours tenus par les deux parties. Les francs-tireurs savent que si le gang se met à les chasser, ils ont peu de chance de s'en sortir. Quant aux bandes, elles auraient trop peur de manquer leur associé occasionnel, et de voir alors une guerre ouverte se déclarer. Comme le disait un des parains bauhauser "on ne joue pas avec un bâton de dynamite dont on ne connaît pas la longueur de la mèche".

Pour ce qui est des planques et du matériel, ils militent - ou du moins font semblant - dans quelques mouvements anarchistes. Un coup politique de temps en temps suffit à manipuler les roturiers utopistes qui leur apporteront tout le soutien disponible. Ils ne s'impliquent jamais trop dans un mouvement anarchiste, n'hésitant pas à abandonner leurs alliés du jour au lendemain.

La peur du franc-tireur, c'est d'être abattu par un tireur d'élite sans avoir rien vu venir. Pour se protéger, certains d'entre eux se médient. Leurs rapports avec la presse sont nombreux. Interviews, photos, déclarations chocs, comportement de surface sympathique, prises de position pour une corporation rivale, lettres ouvertes. Rien n'est épargné. Les journaux sont heureux, les ventes sont meilleures. Le criminel l'est également, les administrateurs demanderont au Ministère de l'Ordre d'éviter les effusions de sang scandaleuses. Bien sûr tous les francs-tireurs ne cadrent pas exactement avec ce portrait. Certains y sont conformes, d'autres en sont la caricature extrémiste.

AG-11

Le bruit avait été étrangement sec, si près de son oreille. Inconsciemment, il avait eu le temps de le noter. Un coup puissant, mat, avec juste un rapide petit écho suraigu, quand le plomb avait ricoché sur le mut derrière lui. Falmer crispait ses deux mains sur son vieux MP-105. Il pouvait sentir l'odeur âcre de sa propre sueur envahir ses narines, tandis que les brûlures, désormais habituelles, lui agressaient les yeux. Il savait qu'il pleurerait bientôt et que ses larmes, qui avaient été source de honte au début de sa carrière, l'aveugleraient totalement quelques secondes. Elles lui procureraient ensuite une excellente visibilité, une acuité accrue. Il devrait simplement accepter de fermer les paupières quelques secondes, pour leur permettre de libérer ses pupilles irritées.

Quelques secondes à peine. Une éternité. Ensuite, il savait pouvoir viser et faire usage de son arme avec sa précision coutumière. "L'oeil du tigre" aimait-il se répéter ironiquement, "l'oeil du tigre". Il adorait caricaturer l'accent mishiman, prenant une voix de fausset crétoïde pour répéter inlassablement ces quelques mots qui avaient le don de faire rire chaque fois son coéquipier.

Celui-ci, pour l'heure, ne riait plus. Il gisait au milieu de la ruelle, les bras repliés sous lui, ventre au sol, le nez dans la crasse. Les deux semelles encore solidement ancrées à l'asphalte dans l'improbable position d'un personnage de dessin animé qui refuserait la chute, pour se redresser brutalement d'un incroyable coup de rein et replanter ses bottes dans le goudron. Sous la jugulaire de son casque, le sang coulait régulièrement, sans véritable bouillonnement, dessinant une flaque qui s'élargissait à vue d'œil.

Il se surprit à espérer les renforts. Et se maudit la seconde d'après pour cette faiblesse déplacée. Depuis trois mois qu'il faisait équipe avec Eddy, ils avaient perdu l'habitude fâcheuse de "pleurer systématiquement au standard" pour obtenir de l'aide. Eddy était comme ça. Selon ses propres mots, il "ne supportait pas qu'on vienne lui dire comment faire", et de surcroît, "les gugusses qu'on t'envoyait arriveraient toujours en retard, ne servaient qu'à foutre la zone, et à voler le mérite du boulot que tu pouvais toujours mener à bien tout seul." Depuis trois mois, ils évoluaient donc en duo indépendant, prenant bien soin de ne laisser filtrer aucune information susceptible d'attirer un *gluon* du poste de police dans le sillage de leur voiture de patrouille. Ils menaient rondement les petits coups, coffraient tranquillement les miteux que leurs indicateurs, dans leur grande bonté, avaient la joie et l'avantage de leur recommander. Oh, ça n'était pas Monte Albino. Les primes attribuées à ces seconds - voire troisièmes - couteaux n'étaient pas reluisantes, mais comme le faisait si justement remarquer Eddy, "y a pas de petits profits, bonhomme." Et l'accumulation de ces petites primes mêmes insignifiantes finissait par porter ses fruits sur leurs feuilles de salaires. Ils allaient donc tranquillement leur bonhomme de chemin, jusqu'à aujourd'hui.

Un de leurs indics avait donné en bonus cette adresse, au fin fond d'une impasse sordide, oubliée depuis longtemps par les Bleus du secteur, et où selon lui un gang de rue non affilié s'adonnait aux joies du trafic d'armes anciennes. Eddy s'était jeté sur l'information comme un chien de meute à la curée. nIl en salivait abondamment par avance. "Tu te rends compte, petit ? Non, t'as pas l'air de bien comprendre : c'est un gang, Falmer, UN GANG, tu piges : une prime tout c'qu'y a de sérieux, là. Il me la faut."

Ils avaient sauté dans la voiture et foncé sur les lieux. Pendant tout le trajet, Eddy n'avait cessé de divaguer sur des souvenirs lointains d'armes anciennes, "qu'il avait manipulées étant enfant, avec son père , collectionneur, et qui, et que..." Eddy était drôle, éminemment sympathique. Il avait le cœur sur la main, était pétri de qualités. Mais, Grand Cardinal, qu'il était saoulant. De plus, lorsqu'il dépassait la cote d'alerte, il avait le don de déchaîner la fureur de son auditoire.

C'est donc passablement excité que son coéquipier arriva à l'adresse qu'on leur avait communiquée. Pas une seconde Eddy n'avait daigné la fermer. Il en était au chapitre particulièrement significatif - donc émouvant - consacré à l'AG-11, le prédécesseur du Panzernacker sur lequel il était intraitable d'éloges. Ils avaient garé la voiture à l'écart. Ils avaient bien fait : Eddy, royal, imitait pour l'heure le son caractéristique que produisait le charmant engin en vomissant ses rafales de plomb. Pour la forme, Falmer lui avait proposé d'appeler d'éventuels renforts de troupes mais il n'avait même pas pris la peine de répondre, perdu dans son imitation. Il décida donc de le suivre, persuadé que ce serait une intervention routinière de plus à leur actif. Fatale erreur.

Eddy était particulièrement doué pour les imitations. Falmer ne le réalisa qu'à l'instant précis où son bruit fut couvert dans la ruelle par le hurlement du fusil d'assaut automatique et les miaulements vicieux des balles autour d'eux. Il avait plongé mécaniquement à l'abri de la première poubelle providentielle, tandis que les tirs au bout de la ruelle prenaient le relais de ceux d'Eddy. Il le chercha du regard et le découvrit vautre au milieu du passage. Grottesque. Pitoyable. Et perdant sang régulièrement.

L'affaire se présentait mal. elle sentait le piège grossier à plein nez. Il se retrouvait coincé dans une ruelle boueuse, sans coéquipier pour le couvrir, avec pour seule protection une poubelle rouillée. À des lieues du portrait idyllique qu'on avait pu lui dresser, à l'académie du Bleu-type. Il se sentait aussi étranger à ce "prince de la rue" qu'on pouvait l'être.

À cet instant précis, le "chevalier des temps modernes" sentait la sueur moite, la peur et la doute. Et il s'accrochait à son arme de service comme un enfant étreint son ours dans le noir.

Derrière lui une culasse claqua dans le noir. Il se retourna et, au jugé, vida son chargeur en roulant au sol. Les lourdes détonations du MP-105 explosèrent dans l'impasse, dans un déluge de feu et de plomb. D'énormes flammes s'étiraient devant le canon de l'arme qui hurlait en vomissant comme un dragon crache son fiel meurtrier. Il y eut un bruit mou, presque écœurant, de corps s'affalant sur le goudron. Falmer savait avoir fait mouche à chaque fois. "L'oeil du tigre" une fois encore. Mais il n'avait pas pu cesser le tir avant le clac caractéristique de la chambre vide. Dans son dos, il entendit la bordée de jurons proférée par le tireur embusqué dans l'entrepôt. Il roula à nouveau à l'abri des poubelles. L'odeur âcre de la poudre étroitement associée à celle de la pourriture ambiante lui souleva le cœur. Il pleura à nouveau, tout en plongeant la main dans son blouson bleu électrique pour en extraire un nouveau chargeur. Il l'introduisit rageusement puis se redressa à peine pour évaluer le chemin qui lui restait à parcourir jusqu'au bout de la rue. Il ferma quelques secondes les paupières, se dessinant mentalement chacun des gestes qu'il lui faudrait effectuer sans la moindre hésitation. Il inspira profondément. Longuement. Puis il plongea dans l'impasse.

Il ne sut pas dire, plus tard, beaucoup plus tard, comment il était parvenu à l'intérieur de ce vaste hangar désaffecté et gardé par deux sentinelles armées et déterminées. Pas plus qu'il ne pouvait s'expliquer ne pas avoir senti la morsure du plomb dans son bras gauche, ni l'éclat de grenade qui lui avait ouvert la jambe juste au-dessus du genou droit. Longtemps, très longtemps après, il revivait encore, au cœur de ses cauchemars, ces instants interminables où il avait rebondi, de paroi en paroi, zigzaguant dans une étroite impasse sombre et insalubre sous le tir croisé de deux armes automatiques. Il pouvait se revoir, comme filmé au ralenti, percuter la porte d'entrée d'une lourde charge de sa plaque d'épaule, rouler sur le sol poussiéreux de l'immense pièce, et, en hurlant comme un possédé sans discontinuer, vider à nouveau son chargeur. Il voyait encore, sur la fin, les corps des deux jeunes bauhausers collés au mur par les tirs du MP-105, qui glissaient lentement, interminablement, le regard fixe, une expression d'incrédulité à jamais figée sur leurs visages juvéniles. Et, s'étalant au-dessus de leurs têtes comme des auréoles pourpres, les large s traces sanguinolentes dessinées sur la paroi par leurs corps déjà sans vie. Pour finir, il pouvait s'entendre hurler, hystérique, lorsque l'un des deux jeunes hommes, touchant finalement le sol, ouvrait le poing en libérant une grenade défensive. Dans une explosion digne des meilleurs films capitoliens, il contemplait, impuissant, les morceaux de titane déchiquetés qui volaient en tournoyant à travers l'espace de l'entrepôt. C'est ce moment qu'il choisissait généralement pour se réveiller brutalement, couvert de sueur et le souffle rauque.

Il finit par quitter son lit d'hôpital après trois semaines de repos et de soins intensifs. Eddy Clark le rejoignit un mois plus tard. La balle qui lui avait traversé la gorge l'avait définitivement condamné au port d'un digitaliseur vocal, qui lui permettait d'amplifier le son de sa voix, lui conférant cependant un étrange rendu métallique., proche du rendu caricatural des voix synthétiques accordées aux robots dans les vieux films d'anticipation. Il n'en avait cependant pas perdu son agaçant sens de l'humour su personnel. Falmer en venait parfois à prier que quelque part, là-haut, un Cardinal miséricordieux le prenne finalement en pitié et parvienne à vider radicalement les batteries d'alimentation de ce digitaliseur vocal au grésillement obscène insoutenable. La vie avait repris son droit cependant et les patrouilles succédaient aux patrouilles. Heimburg s'étendait, sombre et sublime, sur des kilomètres d'agglomération surpeuplée. La radio tira brusquement Falmer de sa torpeur.

"APPEL À TOUTES LES VOITURES, APPEL À TOUTES LES VOITURES : UN D-01 EST SIGNALÉ SUR BERSARIN STRASSE, NIVEAU 15. ATTENTION, CODE DD+, JE RÉPÈTE : CODE DD+."

Le timbre métallique se fit entendre à côté de lui.

"Et merde ! On va encore être toute une armée sur le coup."

Eddy fit claquer la culasse du fusil d'assaut, tandis que la voiture démarrait en trombe, dans un hullement familial de sirène. Falmer ne put s'empêcher de jeter un regard torve à l'AG-11 que Clark manipulait avec dévotion. Eddy lui sourit de toutes ses dents.

"Tu te rends compte, dis, petit, que si cette ordure m'avait rectifié avec, Velda l'aurait définitivement classé *tueur de flic*, et qu'on aurait jamais eu le plaisir de l'entendre chanter à nouveau ? Mmmmh ? Non, j'vois bien : tu t'rends pas compte."

Eddy Clark parti d'un rire énorme, aux reflets d'acier monstrueux, qui monta se mêler aux cris de la sirène dans un chant de guerre dément. L'AG-11 semblait frémir dans l'ombre de la voiture. Les guerriers de la rue s'apprêtaient au combat.

BLOCK 21

À l'instar des pénitenciers capitoliens, caricatures des prisons violentes, les établissements pénitentiaires de Bauhaus ont des méthodes équivalant à une apologie de la récidive. Le Block 21 ressemble à ses cousins de Bauhaus et est baptisé ainsi parce qu'il occupe le 21ème bloc à l'est du secteur XVIII.

Les détenus sont coupés du monde extérieur. Il n'y a ni télé, ni radio, ni journaux extérieurs. La seule chaîne autorisée est Volk1, chaîne abrutissante, dont les programmes ressemblent plus à des traitements de reconditionnement qu'à une grille télévisée. Idem pour la radio ou pour le journal, édité par une compagnie indépendante sous contrôle du Ministère de la Vérité et diffusé dans tous les pénitenciers. Les livres et films proposés aux prisonniers sont triés sur le volet : beaucoup de films de guerre sont choisis, de ceux dans lesquels l'amitié virile permet aux héros de franchir les obstacles.

La journée les détenus travaillent dans les ateliers. Ils subissent une entraînement physique intense - et obligatoire - pendant leurs heures de repos. Le tout dans un climat idéologique prônant la machisme, l'adulation physique et l'homosexualité.

Effectivement, il n'y a pas de mutinerie et très peu d'évasions. Les éventuelles rixes sont vite matées par les gardiens. Ces soldats travaillant dans les pénitenciers sont tous des militaires inaptes au service en zone de combat. On a donc un panachage de mutilés et de cas psychologiques qui feraient le bonheur d'un apprenti-psychiatre en mal de cas d'école.

À leur sortie de prison, délinquants ou criminels ne participent à aucun programme de réinsertion. Nous voici donc avec des roturiers ou disgraciés ne sachant rien du monde dans lequel ils vont vivre, ignorant tout des us et coutumes, des modes, de la VIE extérieure. De parfaits inadaptés sociaux. Aucun travail ne leur est proposé, ils devront se débrouiller seuls. De plus, avec un taux de chômage de 14%, un bauhausier intelligent préférera n'importe qui à un ancien tôleard. Résultat de cet échec cuisant : 90% de nos oiseaux récidivent dans les six mois. Ceux qui tiennent ont en général un entourage familial ou affectif très présent.

Vous cernez maintenant le problème. La méthode est aussi inefficace avec les prisonniers qu'une lotion capillaire sur un irradié. Le Ministère Suprême de la Civilisation a fait de multiples propositions pour réviser ce système, mais politiquement, toucher aux prisons est négatif. Les bauhausers préfèrent ne pas en entendre parler. Ni en bien, ni en mal.

Le seul espoir de changement proviendrait du Conseil des Électeurs. Il faudrait proposer aux libérables des stages de réinsertion avec une information couvrant les derniers événements dans le monde (certains prisonniers ne savent pas que les Seconde Guerres corporatistes ont débuté), un apprentissage des méthodes de recherche de travail, une réduction des charges pour les employeurs acceptant d'embaucher un ancien détenu, etc.